

SEXE, ILLUSION ET FUTUR

De retour à Lévis pour mes vacances de Noël, je voulais aller me perdre dans les rues de la vieille capitale, tout juste au sud du fleuve. Une bonne séance de marche dans un bon froid sec et vivifiant me réconcilierait avec mon beau pays. Je pris le traversier Lévis-Québec. Le bateau accosta. La passerelle des passagers descendit lentement sur le quai, nous rendant enfin notre liberté. Un peu comme à l'hippodrome, les gens, pareillement aux chevaux entraînés pour courir, étaient impatients de sortir de l'enclos navigable. Tout cela pour gagner quelques secondes. Ou bien était-ce la peur de l'eau, une sorte de syndrome Titanic. Les gens ressentaient une panique inconsciente du bateau sur le point de sombrer. Je laissai passer la meute puis je quittai le bateau, empruntant les couloirs menant à la sortie.

Québec c'est l'hiver, lors d'une douce soirée sans vent, avec une neige calme et cotonneuse qui tombe, nous offrant un poème à savourer. Mais la prose de l'hiver se faisait attendre cette année. Certains se demandaient si nous allions avoir un Noël blanc. Quelle tristesse ! Un Noël sans sa couverture d'hiver enlevait toute sa magie aux temps des fêtes. Comme à toutes les fois où la neige tombait, l'humidité chutait et, pendant un court instant – l'équivalent d'une soirée – la température était agréable et on pouvait se balader des heures et des heures. Ce soir, cette condition climatique collait parfaitement à la soirée. Les rues illuminées et ornées offraient un décor majestueux. Les touristes hivernaux, mieux informés que leurs semblables de l'été, affluaient pour goûter aux charmes refroidis de la de la vieille ville à l'aube des fêtes. Les partys de bureau fusaient de toutes parts. On sentait viscéralement

cette fièvre de réjouissances et toute cette activité fébrile me réconfortait. Je revenais chez nous.

Je traversai la rue et me rendis au funiculaire que je pris afin de débarquer directement sur la terrasse du château Frontenac. J'aurais pu prendre les escaliers, mais j'arrivais à peine à contenir ma passion pour les remontées mécaniques. C'était peut-être un des effets de la paresse, remarquez bien.

Arrivé sur la terrasse, je pris le temps de regarder Lévis, ville où j'avais vécu toute ma vie. J'y étais venu avec ma mère en 1975. J'avais six ans, alors je considérais ce lieu comme le point de départ de mon existence.

Je repartis en direction de la rue Saint-Jean pour sentir le pouls de la ville en ce vendredi soir. Encore à cette heure-ci, on pouvait voir les restaurants bondés, prélude à une soirée qui n'était pas prête de se terminer. Ma montre affichait vingt et une heures. Je n'avais pas de but précis, seulement marcher jusqu'au carré d'Youville. Je regardais les vitrines des magasins de la rue Saint-Jean, pour la plupart fermés. J'évitais des passants et des couples qui se promenaient bras dessus, bras dessous. Québec était d'un romantisme absolu et n'avait rien à envier aux autres villes également réputées pour ça.

Je préférais les balades en hiver plutôt qu'en été, pour une raison que j'ignorais. La noirceur, le froid et la neige se faisaient parfois oppressants. Alors, il fallait aller chercher le réconfort ailleurs, dans les rues bondées d'amoureux ou de braves qui affrontaient le froid, dans les bars où la bière coulait à torrent et où le monde festoyait, dans les maisons aux cheminées fumantes dans lesquelles les gens se précipitaient pour se réchauf...

— Bonjour!

Je me retournai et vis une jolie fille qui me regardait. Je sortis de ma rêverie. Je cherchais dans ma mémoire si je la connaissais, mais en vain. Devant son enthousiasme si familier, je me demandai si je n'étais pas frappé d'amnésie provisoire. Sa beauté extraordinaire me sidérait. À Québec, les filles, en hiver, sont les plus belles, surtout avec leur tuque et leur foulard. Je lui souris.

— Pourquoi te contentes-tu de sourire ? me demanda-t-elle.

Elle était si ravissante malgré sa tuque trop grande pour sa tête que j'en perdais la parole. Emmitouflée de la sorte d'un énorme manteau d'une coupe inhabituelle, elle disparaissait presque totalement sous ce monticule de vêtements.

— Vous êtes jolie ! que j'arrivai enfin à lui répondre.

On se regardait à savoir si l'un de nous deux proposerait quelque chose. Son regard pénétrait au plus profond de mon âme et m'enivrait, comme de l'alcool. J'avais l'impression de la connaître, mais aucun souvenir ne refit surface dans mon esprit. Cette rencontre inopinée me rendait curieux au plus haut point.

— Tu veux prendre un café ? me proposa-t-elle.

D'abord sidéré par cette proposition, je ne répondis rien alors que nous nous mimes à marcher machinalement vers le café de la rue Couillard. J'adorais les mouvements surréalistes de la vie, surtout lorsqu'il s'agissait de rencontrer des filles et, ce soir, je me sentais parfaitement en phase avec ce mouvement. Nous marchions en silence mais en cœur, sans avoir à parler. Nous étions bien. Arrivés Chez Temporel, nous sommes montés par l'escalier exigü au second étage du célèbre café.

On se commanda chacun un expresso et le silence se fit alors pesant. J'eus l'impression qu'il y avait une motivation derrière notre rencontre, un scénario bien rodé, une scène arrangée avec le gars des vues. Je la regardai comme si j'attendais qu'elle prenne les devants. Comme c'était elle qui m'avait arrêté sur mon chemin, je m'attendais à ce qu'elle reprenne la conversation. En même temps, je me sentais coupable de me gâcher ce moment avec mes doutes.

— Qu'est-ce que tu penses du mariage ? me demandait-elle.

Pendant un instant, je repensai au film *Liaisons dangereuses*¹¹ avec Michael Douglas et je me disais que je venais peut-être de rencontrer ce type de femmes hyper déterminées. Une fois qu'elle avait jeté son dévolu sur toi, la marche arrière devenait impossible. Pour la première fois, une femme m'inspirait de la crainte. Et tout ça tombait sur moi, bien sûr.

— Qu'est-ce que je pense du mariage ? C'est important... je veux dire ce soir ?

— Capital. Vital plutôt.

— Est-ce que je peux savoir ton prénom avant de te donner mon opinion sur le mariage ?

— Oui bien sûr. C'est Lilitia.

— Lilitia ? Tu veux pas savoir le mien ?

— Non. Je le sais déjà.

— Écoute, je sais que je ne suis pas le tombeur du coin, le Don Juan de Marco, mais il faudrait m'en dire un peu

¹¹ Adaptation cinématographique du roman de Choderlos de Laclos.